
LE PEIGNE PARLANT.

Madame St.-Marcel, épouse d'un des plus célèbres chirurgiens des armées françaises, éloignée de son mari depuis plusieurs années, se livrait entièrement à l'éducation de Caroline, sa fille unique, sur laquelle la nature semblait avoir pris plaisir à rassembler tous ses dons. Figure charmante, grâce sans affecterie, esprit enjoué, cœur excellent, franchise, finesse, gaîté, tout était réuni dans cette jeune personne, que la haute réputation de son père, et une fortune assez considérable, faisaient rechercher dans les meilleures sociétés de Paris. Caroline joignait à tous ces avantages, de l'instruction sans pédanterie, et plusieurs talens d'agrément qu'elle avait portés au plus haut degré de perfection.

On se figure aisément combien cette jeune demoiselle devait être chère à madame

Saint-

Saint-Marcel, et quel était le plaisir de cette tendre mère, lorsqu'elle recueillait, pour prix de ses soins, les félicitations de tous ceux qui se rencontraient avec sa fille.

Cependant un défaut assez dangereux s'était glissé, sans qu'elle s'en fût aperçue, à travers les aimables qualités de sa chère Caroline. Ce défaut, trop commun chez les jeunes personnes qui parviennent à l'adolescence, était la manie de tout ridiculiser, sans égard, sans distinction; de rire des choses les plus simples, en un mot, de se moquer de tout le monde. Caroline se livrait avec d'autant plus de sécurité à ce défaut, qu'aimable, spirituelle et jolie, elle ne craignait pas qu'on usât envers elle de représailles. Aussi rien n'échappait-il à la pénétration de son regard, à la volubilité de son caquet et de ses mordantes railleries. Allait-elle à la promenade, chaque individu était par elle examiné, contrôlé, dépecé de la tête aux pieds; se trouvait-elle au spectacle, c'était une critique continuelle de la toilette de madame une telle, des diamans de celle-ci, de la taille

taille de celle-là, du maintien de l'une, de la voix et du geste de l'autre; entrait-elle dans un cercle, son œil avide et malin choisissait aussitôt ses victimes, à peine était-elle assise, que s'entretenant de ceux qu'elle regardait avec ironie, elle se livrait à des éclats de rire et à des chuchoteries qui mettaient au supplice les personnes qui en étaient l'objet.

Les unes, par égard pour la société où elles se trouvaient, et par cet intérêt si puissant qu'inspirent la jeunesse et la beauté, souffraient en silence les railleries amères de Caroline; d'autres, moins patientes ou plus sensibles, ne pouvaient consentir à devenir le jouet d'une jeune étourdie, et murmuraient tout haut de ce ton satirique et malin, qui faisait un contraste si frappant avec la dignité de son maintien et les charmes de sa figure.

Ce qui surtout enhardissait Caroline, et lui donnait l'habitude de ce défaut si nuisible, c'étaient les *bravo*, les ris approbateurs qu'excitaient ses sarcasmes, qué sottement

on qualifiait de *bons mots*. Le plaisir de voir se former autour d'elle un cercle de jeunes étourdeaux; celui de les entendre recueillir tout le fiel qui sortait de sa jolie bouche, le répéter comme une chose *exquise, charmante, céleste*; et se proposer de le répandre dans Paris, tout cela avait insensiblement altéré l'aimable candeur de Caroline: tout cela eût gâté pour jamais son caractère et corrompu son cœur, si plusieurs aventures assez remarquables n'eussent instruit madame St.-Marcel de l'égarement funeste auquel s'abandonnait sa fille.

Un jour elle assistait avec sa mère à un concert d'abonnés, où se trouvaient réunis les artistes et les amateurs les plus distingués de la capitale. Un violon célèbre exécutait un *concerto* de sa composition: au moment de l'*adagio* le plus savant et le plus expressif, un silence obsolu régnait dans toute la salle, chaque auditeur retenait, pour ainsi dire, sa respiration, lorsque tout-à-coup Caroline, placée sur le devant d'une tribune, et se moquant de toutes les personnes qui se trou-

trouvaient en face d'elle, laisse échapper un grand éclat de rire, qui trouble l'artiste au point qu'il s'arrête et demeure stupéfait. Toute l'assemblée, transportée d'indignation, porte ses regards sur Caroline, et ces mots répétés: «A la porte l'insolente!.....» se font entendre de toutes parts. Madame St.-Marcel, se levant, pour ne pas causer un plus grand scandale, emmène sa fille au milieu des huées de tout l'auditoire, et à la satisfaction des vrais amis des arts, qui cherchèrent à réparer, par mille applaudissemens, l'outrage sensible et inattendu que venait de recevoir le virtuose, qu'on supplia de recommencer le morceau.

On voulut savoir quelle était la jeune impertinente qui avait osé troubler à ce point une réunion si respectable. On sut bientôt son nom, sa demeure; et dès le lendemain, elle reçut une lettre du directeur de ce concert, le plus recherché de tout Paris, dans laquelle il lui annonçait que l'indignation qu'elle avait causée, ne lui permettant plus de reparaitre dans une assemblée, l'élite des
talens.

talens, il lui renvoyait son abonnement, pour ne pas l'exposer à être de nouveau chassée avec ignominie. Le directeur terminait sa lettre en la plaignant de la réputation qu'elle se faisait dans le monde, et en lui conseillant d'avoir, à l'avenir, plus de respect pour les arts.

La peine qu'éprouva Caroline fut inexprimable. Elle comptait faire briller ses talens dans ce concert si renommé. Déjà même elle s'était exercée sur un *concerto* de *Steibelt*, qui devait produire la plus vive sensation. Elle voulut répondre au directeur, s'excuser de son imprudence; mais sa mère lui dit que sa faute était irréparable, et qu'il fallait en supporter le châtiment. La fierté de Caroline fut si fortement humiliée, le goût qu'elle avait pour la belle musique, et son talent reconnu, lui causèrent tant de regrets de ne pouvoir plus assister à cette brillante réunion, que des larmes de dépit s'échappèrent de ses yeux. Madame St.-Marcel, ravie au fond de l'âme de la forte leçon qu'avait reçue sa fille, résista à toutes les sollicitations
que

que lui fit cette dernière, d'écrire une lettre d'excuses au directeur du concert, ainsi qu'à tous les artistes célèbres qui le composaient, espérant que cette privation corrigerait sa fille du penchant funeste qu'elle avait à la satire, et surtout de la manie insupportable de rire aux éclats des personnes même les plus respectables.

Caroline fut en effet quelque temps assez réservée; mais bientôt, cédant de nouveau à la force de l'habitude, elle se livra plus que jamais à toutes ses piquantes railleries, à ses ris immodérés, et parvint à se faire remarquer et redouter dans toutes les sociétés où elle était reçue.

Une belle soirée d'un dimanche d'été, qu'elle était au jardin des Tuileries avec plusieurs jeunes personnes de sa connaissance, elle critiquait, contrôlait, disséquait chaque passant d'un ton qui faisait pâmer de rire ceux qui l'entouraient. Madame. St.-Marcel seule souffrait en silence, et cherchait à modérer l'imprudente gaité de sa fille. Caroline paraissait diriger principalement ses traits mor-

dans

dans sur une jeune personne assise vis-à-vis d'elle, et n'ayant pour escorte qu'un vieillard décoré, que tout annonçait être le père ou le parent de la jeune inconnue.

Caroline, redoublant de sarcasmes et de plaisanteries, attirait sur elle tous les regards, et les faisait reporter ensuite sur la jeune personne, qui rougissait et paraissait éprouver une grande souffrance; quand tout-à-coup le vieillard qui l'accompagnait s'avance avec elle vers Caroline, et la lui présentant, lui dit avec la plus douce et la plus imposante dignité: «Déplaire à une aussi belle personne que vous, mademoiselle, est un supplice au-dessus des forces de ma fille. Veuillez donc, par charité, lui désigner les ridicules que vous remarquez en elle, afin qu'elle puisse s'en corriger, et atteindre, s'il est possible, à la perfection que chacun se plaît à remarquer en vous.»

Le ton imposant du vieillard, et un sourire sardonique dont il accompagna ces paroles, prouvèrent qu'il n'avait d'autre but que de

de venger sa fille, et de donner à la jeune étourdie la leçon qu'elle méritait.

Caroline, interdite et embarrassée, ne sut que lui répondre; les jeunes personnes qui l'entouraient, et qui riaient de ses lazzis, se regardaient également en silence. Madame St.-Marcel, ravie de l'apostrophe du vieillard, et jugeant à la dignité de son attitude, et au choix de ses expressions, que c'était un homme de distinction, lui répondit en ces termes: «Je ne sais, monsieur, si ma fille peut remarquer quelque ridicule dans mademoiselle; quant à moi, je vous remercie du service important que vous me rendez en ce moment; et si j'avais un vœu à faire, ce serait que ma fille ressemblât à la vôtre....» L'inconnu, désarmé par cette réponse, se contenta de répliquer. «Faut-il qu'avec une figure si ravissante, avec une grâce si parfaite, on se fasse remarquer par tant d'inconvenance! Puissent les tourmens que depuis une heure mademoiselle fait endurer à ma fille, ne pas retomber un jour sur elle! Ensuite s'adressant à madame St.-Marcel, il ajouta «En voyant
made-

mademoiselle auprès de vous, madame, on vous félicite d'abord...., mais bientôt on vous plaint d'être sa mère.» En achevant ces mots, le vieillard se retira, en faisant à madame St.-Marcel le salut le plus respectueux, et en jetant sur Caroline un regard de pitié.

Cette nouvelle scène accabla notre jeune satirique de remords et de confusion. L'expression qu'avait mise l'honorable inconnu dans ses dernières paroles, les larmes qui s'échappaient des yeux de sa fille, aussi jolie que modeste, avaient attiré les regards, excité la curiosité de toutes les personnes qui les environnaient. Chacun approuvait tout haut la remontrance de l'inconnu, consolait sa fille de l'outrage qu'elle avait reçu, et murmurait contre la jeune impertinente, dont les ris immodérés et le caquet malin scandalisaient autant qu'ils surprenaient dans une jeune personne qui paraissait entrer à peine dans son adolescence. L'improbation publique fut si générale et si forte, que madame St.-Marcel, craignant d'exciter du trouble, et voulant profiter de cette occasion pour faire sentir

à sa fille tout le danger de sa funeste habitude, sortit brusquement avec elle du jardin des Tuileries, se promettant bien de ne jamais l'y reconduire, et de ne plus s'exposer à s'en voir chassée aussi ignominieusement.

Cette aventure fit la plus forte impression sur Caroline. Un morne silence et une sombre rêverie succédèrent aux saillies brillantes, aux mots caustiques et malins qui abondaient ordinairement sur ses lèvres. Elle sentit, pour la première fois, combien il est dangereux de se moquer des autres, et que l'amour-propre offensé ne pardonne jamais. Madame St.-Marcel s'aperçut avec joie que sa fille commençait à faire un retour sérieux sur elle-même; mais, bien convaincue qu'elle avait encore besoin d'une forte secousse pour être entièrement guérie, elle profita d'une occasion favorable qui se présenta, pour exécuter le plan qu'elle avait formé.

M. St.-Marcel était, depuis plusieurs mois, à Vienne en Autriche. Il avait sauvé la vie à une archiduchesse qui était tombée de cheval dans une chasse, et s'était fait à la tête
une

une blessure profonde. Ce chirurgien célèbre, présent à cette chasse, avec l'ambassadeur de France, avait eu le bonheur de relever la jeune archiduchesse, et de donner une nouvelle preuve de ses rares talens, en lui évitant la douloureuse opération du trépan, à laquelle elle semblait être condamnée. Au moment où cette archiduchesse était tombée, un peigne d'or, garni de diamans, s'était détaché de ses longs cheveux blonds, et avait été ramassé par M. St.-Marcel, qui voulut le lui remettre. «Gardez-le, lui dit l'archiduchesse, comme un gage de ma reconnaissance, et permettez-moi d'y joindre la parure à laquelle ce peigne appartient. En offrant de ma part ces diamans à madame votre épouse, dont vous faites si souvent l'éloge, dites-lui bien, monsieur, de ne les porter jamais sans songer à celle que vous avez si habilement secourue, et qui vous doit la vie.»

M. St.-Marcel s'était empressé d'envoyer à sa femme cette riche parure, qui consistait en boucles d'oreilles, un collier et le peigne en question. Madame St.-Marcel, qui portait

taut depuis long-temps ses cheveux à la *Titus*, garda pour elle les anneaux et le collier, et offrit le peigne à Caroline, en lui disant, avec intention: «Quoique ce cadeau soit bien au-dessus de votre âge, j'espère que vous vous en parerez souvent, et que vous me procurerez le plaisir de l'attacher moi-même aux longues tresses de vos cheveux, dont vous savez que je n'ai jamais confié le soin à d'autre qu'à moi.»

Caroline, enchantée de posséder un bijou si précieux et si brillant, ne manquait pas de s'en parer lorsqu'elle sortait avec sa mère. Ce qui surtout flattait son amour-propre, c'était de voir chaque personne porter les yeux sur ce riche peigne, en admirer l'éclat et l'élégance. Madame St.-Marcel, qui toujours avait eu tête de donner à sa fille une dernière leçon que tout rendait indispensable, lui proposa un jour d'aller à l'Opéra, voir un nouveau ballet de *Gardel*, qui attirait tout Paris: «J'espère, lui dit-elle, que vous y conserverez la décence et le maintien qui conviennent à votre âge, à votre sexe, et que

vous

vous ne m'exposerez pas aux humiliations que déjà tant de fois vous m'avez fait supporter. — Oh! maman, reprit Caroline, j'en ai trop souffert moi-même, pour que je hasarde le moindre mot qui puisse blesser personne: l'aventure du concert et le vieillard des Tuileries ne sortiront jamais de mon souvenir. Je ne puis vous dissimuler, cependant, que l'habitude de critiquer tout ce qui s'offre à ma vue, n'est pas encore entièrement détruite, et que souvent je retiens mille plaisanteries prêtes à s'échapper malgré moi; mais j'espère que le temps, vos leçons, et la ferme résolution que j'ai prise, détruiront entièrement cette cruelle manie, qui, je le sens bien, finirait par me rendre odieuse à tout le monde, et indigne du titre de votre fille.»

Madame Saint-Marcel ne répondit à cet épanchement de Caroline qu'en la pressant sur son sein et en la couvrant de mille baisers. Elle se mit ensuite à tresser elle-même ses beaux cheveux; mais au lieu du riche peigne qu'avait envoyé son époux, elle en substitua un autre à peu près semblable, qu'elle

qu'elle attacha sur la tête de sa fille. A la place des diamans du premier, on lisait sur le haut du second ces deux mots, également en diamans, et très-distinctement tracés sur un fond d'écaille noire: *Méchante langue.* Quelques instans après, elles montèrent en voiture, se rendirent à l'Opéra, et s'y placèrent au milieu de l'orchestre. A peine Caroline y fut-elle assise, qu'elle remarqua plusieurs personnes qui portaient les yeux sur elle. Elle crut d'abord que c'était l'effet ordinaire de la richesse et de l'éclat de son peigne; mais bientôt elle entend répéter çà et là: *Méchante langue.* Elle regarde de tous côtés, ne pouvant s'imaginer encore que c'est d'elle-même que l'on parle; plus elle tourne la tête, plus elle entend répéter de toutes parts ce qui avait frappé son oreille. Elle ne doute plus alors qu'elle ne soit l'objet de la risée publique: elle rougit; des larmes roulent dans ses yeux; et ne pouvant plus tenir en place, elle propose à sa mère d'aller se mettre dans une loge, prétextant qu'elles étaient mal à l'orchestre, et qu'elles y ver-

II D raient

raient beaucoup mieux. Elles sortent toutes les deux. Caroline donnait le bras à sa mère, et cherchait une loge. En traversant les corridors, elle eut la douleur d'entendre plusieurs jeunes gens, de la tournure la plus élégante, répéter, en la regardant, la fatale inscription qu'ils lisaient sur sa tête. Elle traverse le foyer, même supplice; enfin, elle se sauve dans une loge, où, se croyant à l'abri de tant d'humiliations, et se trouvant seule avec sa mère, elle se livre à tout son désespoir. «Il faut donc, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, que je me sois attiré la haine et le mépris de tout le monde! Oh! que je me repens de mes imprudentes railleries, et que j'en suis punie cruellement!»

Madame Saint-Marcel, tout en lui prodiguant les soins et les consolations d'une tendre mère, jouissait en secret du succès de son entreprise. Comme elles dissertaient toutes les deux sur les funestes effets de la satire, et sur les chagrins inévitables qu'elle donne à ceux qui l'exercent, une dame, dont les dehors annonçaient l'opulence et le meilleur ton,

ton, vint se placer dans la même loge avec deux jeunes personnes, dont la décence et les manières prouvaient une éducation soignée. Caroline, pour la première fois de sa vie, ne trouva rien à critiquer dans ces trois dames. La mère lui parut aussi tendre, aussi spirituelle, que ses deux filles semblaient aimables et modestes. Déjà la satirique inexorable éprouvait qu'il est bien plus doux de louer que de blâmer; déjà elle faisait à madame St.-Marcel l'éloge des trois inconnues; déjà même elle exprimait le désir d'entamer avec elles la conversation, lorsqu'elle entendit l'aînée des deux sœurs répéter tout bas à la cadette, en lui poussant le bras, ces paroles déjà tant de fois répétées: *Méchante langue!* Caroline, foudroyée par ce dernier coup, auquel elle était loin de s'attendre, et ne pouvant plus rester dans la loge, où elle suffoquait de honte et de douleur, sortit avec sa mère, sans oser lever les yeux sur les deux jeunes personnes, qui, la regardant de nouveau comme elle sortait, firent lire l'inscription à leur mère, qui répéta à son tour

les deux mots déchirans que Caroline entendait de tous côtés.

«Je vois bien, dit-elle à madame Saint-Marcel, que j'ai perdu tout-à-fait l'estime publique, et que chacun me montre au doigt. Retirons-nous, maman; sauvons-nous de ce supplice insupportable. Oh! que les mots qui sont sortis de la bouche de ces deux charmantes personnes m'ont fait de mal! C'en est fait, je ne reparais plus dans la moindre réunion; je fuis le monde pour jamais.... Venez, maman, gagnons vite une voiture; je brûle d'être rendue chez nous.... J'étouffe.... je suis au supplice!»

Madame Saint-Marcel, soutenant Caroline, accablée par la contrainte qu'elle éprouvait et par les sanglots qu'elle s'efforçait de retenir, descendit le grand escalier de l'Opéra, prétexta aux personnes qui les entouraient, une indisposition subite de sa fille, fit avancer une voiture; et au moment où elles y montèrent, Caroline entendit encore répéter derrière elle: «*Méchante langue!*»

Pendant le chemin, son désespoir fut au comble. Elle ne cessait d'implorer le pardon, la clémence de sa mère, d'avouer qu'elle était indigne de ses soins, de sa tendresse; puis, se jetant dans son sein, elle laissait échapper un torrent de larmes. Madame Saint-Marcel fut au moment d'avouer à sa fille le stratagème qu'elle avait employé; mais craignant d'en détruire l'effet salutaire, elle feignit d'approuver sa résolution; et profitant alors du moment où les beaux cheveux de Caroline étaient en désordre, par l'agitation extrême où elle était, elle reprit le *peigne-parlant* et y substitua avec adresse celui qu'avait envoyé M. Saint-Marcel, et qu'elle n'avait cessé de tenir caché dans son mouchoir. Par ce moyen, la jeune satirique, en détachant le soir le riche peigne qui lui était si cher, fut loin de soupçonner tout l'effet qu'avait produit l'autre. Fidèle à la résolution qu'elle avait prise, elle fut long-temps sans paraître dans aucun cercle, ne s'occupa qu'à réprimer ses habitudes, à réformer son caractère; en un mot, elle devint aussi donc,

aussi

aussi indulgente qu'elle avait été jusqu'alors satirique et redoutable. Ce ne fut qu'au bout d'un an que madame Saint-Marcel, certaine autant que ravie du retour que Caroline avait fait sur elle-même, lui montra l'heureux instrument d'un changement tant désiré, et lui avoua tous les chagrins qu'elle avait eu le courage de lui faire supporter et d'endurer elle-même, pour rompre et détruire à jamais un penchant funeste, qui eût fait le malheur de sa vie.

Caroline, loin de reprocher à sa mère les humiliations que lui avait attirées le *peigne-parlant*, promit de le conserver toujours, s'engagea même à le remettre sur sa tête dès qu'il lui échapperait la moindre méchanceté. Mais cet engagement fut inutile: Caroline qui depuis un an avait goûté les charmes de la douceur et de la tolérance, en contracta la précieuse habitude. Elle reparut sur la scène du monde, plus spirituelle, plus aimable que jamais. Au lieu d'entendre répéter derrière elle la devise cruelle du *peigne parlant*, elle recueillait partout les félicitations les plus
flat-

flatteuses; et, soit qu'elle parût dans de nombreuses réunions, soit qu'elle fût aux spectacles, aux concerts, ou dans les promenades publiques, on ne la désignait plus que sous le titre de *Belle et Bonne*.

LA SONATE.

Monsieur de Voranges, l'un des agens de change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence. Aux avantages de la science et d'une instruction solide, il avait joint ceux des talens les plus agréables. Blanche surtout faisait de rapides progrès sur la harpe. Excitée par le désir de répondre aux sacrifices et aux tendres soins de ses
parens,